

Circoncision, tatouage, tag : vrais ou faux rituels ?

En quoi les images du corps ont-elles évolué du paléolithique à nos jours ?

Les trépanations thérapeutiques qui étaient pratiquées alors avec des couteaux en silex peuvent-elles nous éclairer sur les significations plus récentes des pathologies contemporaines de l'image du corps ?

Y a-t-il une relation entre l'expansion des tatouages et des piercings chez les adolescents ou les jeunes adultes et l'accroissement des pathologies de l'image du corps comme l'obésité, la boulimie, l'anorexie et les autres addictions ?

Existe-t-il un rapport entre l'extension des âges touchés par ces phénomènes et l'augmentation des consultations pour échec scolaire et instabilité psychomotrice ?

Pour contribuer à répondre à ces questions nous allons rassembler des hypothèses en suivant à la trace ces marques inscrites par les hommes au cours du temps, comme les pratiques rituelles de la circoncision, les tatouages contemporains et aussi le phénomène des tags.

Les différentes significations des marques corporelles ritualisées :

Commençons donc par le repérage de plusieurs significations que la circoncision a accumulées à la manière d'une roche sédimentaire. Ce « fossile directeur », pour reprendre le terme utilisé par Freud¹, instituerait symboliquement l'interdit de l'inceste. Au cours d'une période se situant de 30 000 ans à 7 000 ans avant J.-C., il est vraisemblable que de simples incisions médicales, assimilées à des actes d'hygiène, soient devenues progressivement des actes de pureté imaginaire. L'art pictural des grottes préhistoriques de Lascaux confirme cette humanisation, qui met à

¹ S. Freud, 1939.

distance l'animalité et révèle la connaissance de l'interdit, de la mort, du jeu et du rire². L'incision est donc graduellement associée à des significations plus accomplies et sacrées, sous la forme complète de la circoncision. Celle-ci suivra la même évolution que l'écriture qui se symbolisera de plus en plus. Ainsi, vers le VIIe millénaire, en Mésopotamie, apparaîtront les premiers cachets en argile servant à imprimer des signes qui seront à l'origine des premières écritures³. Claude Lévi-Strauss interprète aussi les modifications corporelles, les scarifications ou les tatouages ritualisés comme une distinction de la culture sur la nature⁴. Toutes ces marques corporelles ont en commun l'initiation par la douleur, c'est-à-dire une mise à l'épreuve corporelle amenant à canaliser les pulsions et à investir des zones érogènes. Les signes apposés sur le corps condensent trois significations : ils indiquent l'appartenance à un groupe humain, marquent le passage des générations sur le mode initiatique et ils accentuent la différence des sexes. Notons, pour les peuples sans écriture, le rôle particulièrement important de certaines mutilations, comme les mutilations dentaires, qui permettraient de se distinguer de l'animalité en mettant en relief la supériorité de la bouche de l'homme d'où sort la parole qui transmet la tradition⁵. Dans l'ancien testament, le terme « d'incirconcis des lèvres » désigne d'ailleurs une difficulté à prendre la parole voire un bégaiement⁶. Chez les anciens Egyptiens la circoncision, qui certes prévient le phimosis⁷, devient surtout signe de dignité et est réservée aux prêtres. Rappelons que Pythagore (VIe siècle avant J-C), dut être circoncis en Egypte pour être considéré comme appartenant à la noblesse et être initié à la sagesse ésotérique des Egyptiens⁸.

Ainsi, avec l'apparition de l'écriture, la circoncision entre dans l'ordre symbolique et

² G. Bataille, 1955.

³ P. Amiet, 1982.

⁴ C. Lévi-Strauss, 1955.

⁵ F. Borel, 1992.

⁶ Exode 6, 10.

⁷ Le bas relief de SAKKARA, 2423-2262 environ avant JC, représente des scènes de circoncisions. Cf. J. Thorwald, 1966.

⁸ W. L. Dulière, 1967.

devient support de l'altérité en représentant l'identité de classe, l'identité religieuse et l'identité d'État. Lorsque les Juifs sont sortis d'Égypte sous le règne de Ramsès II, après 1250 avant JC, ils ont adopté ce rituel sacré de la circoncision qui était alors pratiquée à l'adolescence. Ensuite, ils l'ont intégré à leur tour comme un acte fondateur dans leur mythe d'origine. Le passage à huit jour de la circoncision chez les Juifs s'est fait plus tardivement. Le huitième jour étant le renouvellement de la semaine, symbolise la renaissance. Ce symbolisme se retrouve tous les premiers janvier. Le nouvel an de notre calendrier civil coïncide avec l'anniversaire de la circoncision de Jésus, le huitième jour après sa naissance, fêtée à Noël. Le prépuce sacrifié est séparé du pénis et illustre la métaphore de l'enfant sortant de la matrice. La cicatrice, elle, vient rappeler ce qui manque et a été perdu. Elle symbolise la séparation et l'absence de l'autre.

B. Bettelheim, un peu en contradiction avec les théories freudienne qui établissent un lien entre la circoncision et l'angoisse de castration⁹, développe plutôt l'idée que la circoncision initiatique serait un compromis avec un désir infantile : celui d'avoir les organes génitaux et les capacités de l'autre sexe. La circoncision en séparant le prépuce, considéré comme une partie féminine, fait ressortir la partie phallique du pénis : ceci permettrait de repousser ce désir infantile de bisexualité en lui substituant les bénéfices d'une vie adulte sexuée et intégrée socialement. Dans les religions du Moyen-Orient, berceau de la civilisation occidentale, certains hommes, pour gagner la prêtrise, se castraient eux-mêmes dans une extase religieuse et offraient leurs organes sur l'autel de la grande Mère, la déesse Astarté¹⁰. Il se pourrait donc aussi que la circoncision ait remplacé la castration pratiquée lors de rituels pulsionnels cathartiques de sacrifice aux déesses préhistoriques.

⁹ B. Bettelheim, 1954.

¹⁰ H. Nunberg, 1973.

Les sacrifices humains ont été remplacés par des sacrifices d'animaux et la circoncision est ensuite venue à cette place. Cela montre l'aspect important contenu dans ces sacrifices. Ils détournent la violence tout en créant un événement fondateur, le mythe d'origine qui indiquerait le temps initial du passage du non-humain à l'humain¹¹. Les rituels, bien qu'absurdes et sacrificiels, regroupent tout ce qui est lié à de la signification, ils interviennent à chaque fois que du sens doit être énoncé¹², notamment là où règne l'indifférenciation.

De ces principales interprétations, nous retiendrons donc plusieurs idées :

- Des liens importants existent entre les rituels qui marquent le corps et l'idée de divin, de sacré, de purification, de différenciation entre l'humain et l'animal, entre soi et l'autre.

- Les rituels initiatiques permettent de symboliser l'intégration de la loi sociale fondamentale de l'interdit de l'inceste.

- Ils favorisent aussi l'intériorisation de la différence des sexes et des générations.

- Comme toute inscription iconique, la circoncision peut être assimilée, « comme le tatouage, à un acte de langage, c'est-à-dire de communication à mi-chemin entre l'écriture (hiéroglyphique) avec ses rébus, ses symboles et, l'oralisme : en tout cas elle fait parler leur observateur et elle donne à parler au tatoué¹³ ».

Les tatouages et les piercings contemporains, dans le contexte de l'adolescence :

¹¹ R. Girard, 1972.

¹² S. Breton, 1989.

¹³ Préface de S. Lebovici, in H. Tenenhaus, 1993.

Opposons maintenant aux interprétations de ces rituels initiatiques, nos observations et les recherches menées sur les tatouages et les piercings contemporains. Hervé Tenenhaus a étudié le tatouage dans le contexte de l'adolescence.

Son enquête s'est effectuée auprès d'une population générale, masculine et âgée entre 18 et 21 ans, constituée par plus de 14000 appelés au service militaire national. Le tatouage est considéré comme massif et en augmentation. Il concernait déjà plus de 4% de ces individus en 1992. Un questionnaire et des entretiens individuels ont été passés et cotés. Leurs résultats ont été traités avec des méthodes statistiques en comparaison avec un groupe témoin.

Ces tatouages de la fin du XXe siècle ont pris des significations individuelles, à l'exception de quelques communautés marginales où ils conservent une valeur initiatique d'appartenance à un groupe. Le tatouage a donc perdu les valeurs magiques, religieuses ou sociales qu'il pouvait recouvrir encore récemment. Il ne lui reste plus aujourd'hui que la valeur esthétique.

Voici les principaux traits significatifs des individus tatoués :

Des perturbations d'ordre psychologique lors de la grossesse ou de l'accouchement sont signalés trois fois plus souvent chez les tatoués que chez les témoins. La mère du tatoué n'est donc pas suffisamment bonne au sens de D. W. Winnicott. La fréquence des pères décédés ou inconnus est deux fois plus importante.

Les tatoués sont déprimés, plus souvent et plus sévèrement, avec insomnie, anorexie et idées suicidaires. Les tentatives de suicide ou équivalent sont quatre fois plus nombreuses. Mais la dépressivité¹⁴, c'est-à-dire, selon le Pr. Gutton, la propension à sentir l'affect dépressif lié à la perte et qui vient combler le vide d'une perte définitive, fait défaut chez le tatoué. Celui-ci ne peut pas remplacer l'objet perdu par une représentation mentale de son absence. Le vécu abandonnique ne peut être élaboré ou

¹⁴ Cf. Tenenhaus, p. 73

mis en parole. Le deuil est impossible, l'incorporation psychique de l'objet perdu échoue.

Le tatouage est donc un « acte de prendre en soi », c'est-à-dire d'avoir, faute d'exister et d'être. Malgré la pauvreté de la vie fantasmatique des tatoués, cette expérience du tatouage sera susceptible d'être métabolisée par l'appareil psychique en acquérant le statut de représenté. Le tatouage peut donc être une tentative de dépasser le défaut de représentation de l'objet perdu et d'aboutir ensuite à une représentation de l'objet absent.

Pour chaque niveau d'étude scolaire, les tatoués réussissent jusqu'à deux fois moins que les témoins. Les effets pathogènes graves que peuvent entraîner des anomalies du développement narcissique, atteignent donc plus l'organisation des processus de pensée et de sémiotisation des tatoués. Ce sont les retards d'organisation du raisonnement et les troubles des contenants de pensée dont parle B. Gibello qui font que la vie pulsionnelle est insuffisamment canalisée et sublimée. C'est pourquoi la puberté des tatoués est plus précoce et leur phase de latence perturbée.

Les tatouages et les piercings contemporains sont différents des tatouages et des piercings traditionnels ou ethniques :

Nous sommes dans une problématique précœdipienne, entre une sexualité prégénitale et un besoin d'étayage anaclitique, c'est-à-dire dans la problématique abandonnique de la relation précoce entre la mère et l'enfant. Cette problématique est liée aux ratages de cette période de l'angoisse du huitième mois ou de la permanence de l'objet. Ce temps est fondamental. La pensée et le langage naissent en se tissant sur le corps de l'enfant en relation avec sa mère. Chez le tatoué, ce savant tissage est comme parsemé de vides. Il utilise le canal sensoriel en s'injectant des tâches d'encre. Le tatoué crée des hologrammes à la place de ses vides et rétablit ainsi une continuité. Il n'est

donc pas étonnant que les conduites addictives touchent les trois quarts des tatoués, puisque les addictions relèvent de la même problématique borderline, du lien et de la séparation.

Le tatouage contemporain, à la différence du tatouage traditionnel ou ethnique, « doit donc être compris avant tout comme une expérience sensorielle, un éprouvé sans valeur communicationnelle : cette autosensorialité peut devenir le premier temps d'une véritable construction psychique, d'un avènement du Soi ¹⁵». C'est bien une tentative d'autothérapie. Il est frappant de constater que les tatoués commentent très peu leur tatouage et leur motivation, car il s'agit plus d'un indice scellé dans le corps comme un souvenir indétachable qui donnerait l'illusion d'un lien indestructible avec l'être aimé, celui ou celle que l'on a dans la peau. Le tatouage est donc un leurre créé par le sujet lui-même et qui lui permettrait de déjouer l'étape de séparation-individuation rendue impossible ou dangereuse lors de sa petite enfance. Ainsi soulagé par l'incorporation, le tatoué peut alors investir d'autres objets. Il rétablit une continuité d'existence en s'appropriant un signe indestructible qui le personnifie comme une carte de visite.

Les piercings, moins étudiés, surajoutent au même problème la profondeur de l'implantation de l'objet et sa masse. Au regard, ils accentuent l'impression d'objet étranger. Moins en surface ils pénètrent à l'intérieur du corps et en ressortent en constituant un ferrage, une suture autour des trous comme les orbites, la bouche, les seins, le sexe, l'anus, le nombril. L'archaïque et le morcellement sont ainsi contenus. Nous noterons surtout que l'objet ne sert plus à graver, à tatouer, à inscrire. C'est le perçage et l'inclusion qui sont recherchés. Le piercing semble procéder d'un éloignement de l'écriture et du symbole qui unit à l'autre. Peut-être faute de véritable attachement à l'autre, il ne reste plus au percé que l'objet métallique, qui lui, s'attache à la peau mais peu aussi s'en détacher. Tout se passe comme si la fonction de contenant

¹⁵ H. Tenenhaus, p. 94.

psychique, illustrée par le Moi-peau de D. Anzieu¹⁶, devait ici être renforcée et assistée par ces armatures métalliques.

Les tags, entre l'inscription corporelle et l'écriture :

Une autre inscription retient notre attention parce qu'elle illustre peut-être aussi un passage de l'inscription corporelle à l'écriture : ce sont les tags. Ce phénomène de mode, adolescent, a de nombreux points communs avec les tatouages. Les tagueurs sont parfois rebelles mais se disent le plus souvent artistes. Leurs créations ressemblent à de l'écriture mais n'en n'est pas. On croit y voir des mots, des lettres, mais ils sont indécodables. La plupart du temps il s'agit de signatures, de faire voir à l'autre les traces de son identité ou de son existence. Mais à la différence des tatouages, le graphisme ne se fait pas sur le corps propre, mais est projeté sur le corps social. Il s'agit d'une calligraphie indéchiffrable qui interpelle le lecteur et le rend aveugle, aphasique, impuissant à en lire le sens. Le lecteur devenu brusquement dyslexique tente désespérément de reconnaître une langue ou des sons connus. Cette impression éprouvée devant les tags, de chaos, de perte de repère spatial et de sens est comparable à ce que ressentent ceux qui ont une pathologie de l'écriture et de la lecture. Le lien étroit entre l'écriture et la latéralité va contribuer, nous allons le voir, à notre compréhension des tags.

La latéralité est aussi le support corporel d'inscriptions psychiques sexuelles, comme la différence des sexes :

Les peuples qui écrivent de gauche à droite utilisent le calendrier solaire, tandis que ceux qui écrivent de droite à gauche utilisent le calendrier lunaire. Les premières écritures se faisaient aussi parfois en boustrophédon (c'est-à-dire comme la charrue tire le sillon, le premier rang de gauche à droite, puis le deuxième de droite à gauche etc.) ou

¹⁶ D. Anzieu, 1985.

simplement en miroir. Les directions des écritures, vers la gauche ou la droite,¹⁷ sont donc imprégnées des symboliques paternelle et maternelle tout comme celles-ci peuvent être associées au soleil et à la lune dans les dessins d'enfant.

Nous savons que le graphisme est la résultante de l'affectivité intérieure, de la motricité du sujet et de règles sociales, or, entre 4 et 6 ans, l'âge où le graphisme se développe le plus chez l'enfant est aussi celui de la période de résolution de l'œdipe. Les grandes notions en jeu, comme la différence des sexes et l'identification aux parents, vont donc se condenser symboliquement dans le concept de latéralité¹⁸. C'est pourquoi des troubles familiaux (divorce) pendant cette période, peuvent entraîner des problèmes de latéralisation.

Le sculpteur Auguste Rodin¹⁹ illustre très bien dans ses œuvres comment la latéralité est liée à l'affectivité et à des significations importantes. Une dualité associée à la main droite l'idée de dieu, de création, du sacré, de l'homme, de l'esprit et de la loi et, à la gauche, l'idée du péché, de la sexualité, du profane, de la mort et de la femme. Nous retiendrons surtout qu'il existe une équivalence de signification, entre les notions de droite et de gauche et les oppositions de type bien/mal, mort/vivant, sacré/profane, masculin/féminin.

Les correspondances établies entre la droite et l'homme d'une part, la gauche et la femme d'autre part, apparaissent aussi dans de nombreux rites, attitudes ou mythes. Il existe en Inde du sud²⁰ des castes de main droite et de main gauche. Dans la civilisation indienne, la main droite est la main noble et pure et, la main gauche est la main impure, honteuse, défavorable. L'aspect androgyne de Civa, appelé Ardhanârî,

¹⁷ Cf. *Naissance de l'écriture – cunéiforme et hiéroglyphes*, 1982.

¹⁸ Cf. Sylvie Cady, 1988.

¹⁹ Cf. *Rodin, les mains, les chirurgiens*, 1984.

²⁰ André Bareau, 1968.

c'est-à-dire « qui est épouse en sa moitié gauche », est tel que la moitié gauche du corps est féminine et la moitié droite masculine.

Le langage lui-même est imprégné de ces significations²¹ et attribue à la main droite le sens de la bonne main qu'il faut employer pour se conformer aux exigences de la société. La main forte, correcte, qui « convient » est la dextre. Ce mot semble être dérivé de la même racine que le mot « décent ». La senestre, par opposition à la droite, est la main tordue, oblique, faible ou mauvaise. La main gauche reste le côté défavorisé du point de vue physiologique et social auquel s'attache quelque marque sinistre. Ce terme « sinistre » est lui-même emprunté au latin où il désignait essentiellement la main gauche. Ainsi, dans l'inconscient, la droite ou la gauche sont équivalentes mais ne valent que l'une par rapport à l'autre, dans leur opposition, tout comme le jour existe parce qu'il y a la nuit et vice versa. Le langage se construit suivant ce modèle, avec des valeurs d'opposition. Par conséquent, les rapports spatiaux d'opposition droite/gauche, père/mère ou homme/femme prennent le même sens par similitude, celui de la différence des sexes.

Les tags : des symboles psychiques qui n'ont pas « fait corps ».

Si nous revenons à nos tags en tenant compte de ce qui précède, ces faux semblants d'écriture désorientée, nous renverraient à cette désorganisation spatiale et affective où droite et gauche, masculin et féminin, encore inaccessibles, seraient restés non structurés spatialement et dans l'indifférenciation. Ces symboles psychiques n'ont pas « fait corps ». Ne nous trompons pas, ce qui compterait le plus chez les tagueurs n'est donc pas la recherche d'un sens à communiquer, mais que la trace puisse être effacée, puis refaite de manière répétitive. Les tags sont voués à être gommés, recouverts et grattés. C'est un jeu de provocation face à la loi et l'autre. Les interdits de dégrader les lieux publiques sont recherchés par les tagueurs. Les tags appellent ainsi

²¹André Martinet, 1968.

leur effacement et engendrent une répétition de l'absence-présence, de la disparition-réapparition de leur trace, tout comme le jeu de la bobine décrit par Freud, qui est, rappelons-le, à l'origine des prémices du symbole pré-langagier. Les tags sortent donc de l'intimité corporelle du tatouage mais témoignent aussi de l'objet absent. Il s'agit d'une sorte de pré-écriture immédiate, muette et purement sensorielle qui implique un mouvement de tout le corps. Ce n'est pas la différence des sexes qui est en jeu mais l'identité narcissique, l'individuation-séparation de l'individu. C'est ce qui émerge à nouveau chez tout adolescent.

L'adolescence réactualise ces phénomènes archaïques en les intégrant comme de nouveaux rituels :

En conclusion, l'étude des « fossiles directeurs » laissés par nos ancêtres, comme la circoncision et les autres rituels initiatiques, sont structurants et humanisants. Ils nous ont permis de montrer que les tatouages, les piercings et les tags sont des nouveaux rituels adolescents. Mais s'ils ressemblent aux vrais rituels initiatiques, ils n'en ont pas du tout les mêmes fonctions. Nous avons plus à faire à des tentatives autothérapeutiques qui font face à des désorganisations psychiques en plein essor. Ces individus souffrent d'un défaut d'étayage de leur attachement à une mère insuffisamment bonne, dans un environnement où la fonction paternelle ne leur permet pas de franchir correctement les étapes de séparation-individuation. Il en résulte aussi un défaut de construction des contenants psychiques et par conséquent de développement des processus cognitifs. L'adolescence réactualise et réorganise en second ressort ces processus fondamentaux en ouvrant une nouvelle possibilité de restructuration ou d'aide. Nous sommes là en plein cœur du développement psychomoteur de l'enfant, ce temps et ce lieu psychique où la pensée prend corps.

BIBLIOGRAPHIE :

- P. AMIET**, 1982, « Introduction historique » in *Naissance de l'écriture. Cunéiformes et hiéroglyphes*. Catalogue de l'exposition du Grand Palais, Paris, Editions des musées nationaux.
- D. ANZIEU**, 1985, *Le Moi-peau*, (1995), Paris, Dunod.
- A. BAREAU**, 1968, « Norme et latéralité dans la civilisation indienne », in *Main droite et Main gauche, Norme et Latéralité*, ouvrage collectif, PUF.
- G. BATAILLE**, 1955, *La peinture préhistorique. Lascaux ou la naissance de l'art*, (1980), Genève, Albert Skira-Flammarion.
- B. BETTELHEIM**, 1954, *Les blessures symboliques*, (1971), Paris, Gallimard
- F. BOREL**, *Le vêtement incarné. Les métamorphoses du corps*, Paris, Calmann-Lévy.
- S. BRETON**, 1989, *La mascarade des sexes. Fétichisme, inversion et travestissement rituels*, (1992), Paris, Calmann-Lévy.
- Sylvie CADY**, 1988, *Latéralité et image du corps chez l'enfant. Approche psychanalytique*, Paidos/Bayard éditions.
- W.L. DULIERE**, 1967, « À propos de la circoncision dans l'antiquité » ; « La seconde circoncision pratiquée entre Juifs. ; Les problèmes des circoncisions dans l'Antiquité », *l'Antiquité classique*, T. 36, 1967, pp. 553-565 (cote B.N. : 4°J971, salle des périodiques).
- S. FREUD**, 1939, *L'homme Moïse et le monothéisme*, Paris, Gallimard.
1890, *Totem et Tabou*, Paris, PUF.
- R. GIRARD**, 1972, *La violence et le sacré*, Paris, Grasset.
- C. LEVI-STRAUSS**, 1955, *Tristes Tropiques*, Paris, Plon.
- A. MARTINET**, 1968, « La dextre et la hiérarchie des valeurs linguistiques », in *Main droite et Main gauche, Norme et Latéralité*, ouvrage collectif, PUF.
- Naissance de l'écriture – cunéiforme et hiéroglyphes* : Galeries nationales du Grand Palais, 7 mai-9 août 1982, éditions de la Réunion des musées nationaux, 1982.
- H. NUNBERG**, 1973, « Tentatives de rejet de la circoncision », in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 7, Printemps 1973, Bisexualité et différence des sexes.
- T. REIK**, 1946, *Le rituel – psychanalyse des rites religieux*, Denoël.
- Rodin, les mains, les chirurgiens*, catalogue de l'exposition du musée Rodin, 30 novembre 1983-9 janvier 1984.
- H. TENENHAUS**, 1993, *Le tatouage à l'adolescence*, Paris, Bayard Editions.
- J. THORWALD**, 1966, *Histoire de la médecine dans l'antiquité*, Paris, Hachette.